

## NOTES ET DOCUMENTS

---

### LA MANEKINE, FILLE DE SALOMON, ROI DE HONGRIE

---

Dans la *Magyar Könyvszemle* [Revue hongroise de bibliographie] (1925) M. Pál Lukcsics vient de rendre compte de l'état déplorable où se trouve le manuscrit unique de la *Manekine* de Jean WAUQUELIN, éditée par Hermann SUCHIER dans la *Société des Anciens Textes Français* (*Oeuvres poétiques de Philippe de Remi, sire de Beaumanoir*, t. I, 1884 ; Appendice). Cette précieuse pièce de la bibliothèque de Turin avait déjà été tronquée par des mains barbares qui en avaient arraché les enluminures et avec celles-ci, des parties considérables du texte, de sorte que Hermann Suchier lui-même ne put éditer la prose de Wauquelin que dans cette forme mutilée. L'incendie de 1904, qui a dévasté une grande partie de la bibliothèque, a détruit d'autres parties du manuscrit, selon M. Lukcsics. Heureusement l'édition de H. Suchier a conservé l'état du manuscrit avant l'incendie et ainsi la perte n'est pas irréparable. D'ailleurs une copie faite par OLIVIERI vers 1850 est conservée aux archives de l'Académie hongroise des Sciences de Budapest.

A propos de la notice intéressante de M. Lukcsics nous nous permettons de formuler quelques réflexions que nous a suggérées la lecture de la *Manekine* de Wauquelin. En effet cette prose nous semble un curieux témoignage des rapports intellectuels franco-hongrois au moyen-âge.

Jean WAUQUELIN fut « translateur et escripvaing de livres » au service de Philippe le Bon, duc de Bourgogne et est connu comme

auteur de plusieurs traductions et compilations (cf. Suchier, ouvr. cité I, xcij et ss.); il vivait vers 1445 à Mons; il mourut, le 7 sept. 1452. Sa *Manekine* n'est qu'une version en prose de la *Manekine* de Philippe de Remi, ainsi qu'il le dit lui-même au début de son « histoire ».

Ce n'est pas le lieu de raconter dans le détail l'histoire fabuleuse de la *Manekine*. Il nous suffira de rappeler que l'héroïne en est la fille d'un roi de Hongrie qui pour échapper au mariage incestueux avec son père devenu veuf se mutile en se tranchant une main. Sauvée miraculeusement de la vengeance du père furieux, elle parvient à la cour du roi d'Ecosse qui l'épouse. Mais ici encore elle devient la victime de sa belle-mère qui la fait chasser, innocente. Enfin le roi d'Ecosse et le roi de Hongrie retrouvent la fille et épouse chérie à Rome auprès du pape Urbain qui guérit miraculeusement la main coupée de la *Manekine*.

Cette histoire est un tissu du conte de la « princesse à la main coupée » et de celui de « Berthe aux grands pieds », qui, elle aussi, est considérée par les auteurs de chansons de geste comme la fille du roi de Hongrie. Toutes ces princesses de Hongrie persécutées tantôt à cause de leur constance dans la chasteté (*Florence de Romme*), tantôt à cause des intrigues de la belle-mère, semblent remonter à la belle et humble figure de sainte Elisabeth de Hongrie. En effet les avanies que la belle princesse hongroise a subies après la mort de son mari étaient assez connues dans le monde chrétien pour que presque toutes les femmes innocentes persécutées du folklore médiéval fussent transformées en princesses hongroises<sup>1</sup>.

Cependant Jean Wauquelin qui semble croire à la véracité de son histoire, et croit faire œuvre d'historien, ne se contente pas de la vague indication de son modèle Philippe de Remi qui n'a garde de préciser les données historiques de son roman; il se met à la recherche et met des noms partout dans le roman, qu'il essaie de situer historiquement. Ainsi le roi de Hongrie anonyme chez

1. Cf. M. Lajos Karl, *Arpadházi Szent Erzsébet és az üldözött ártallan nő monda* (Sainte Elisabeth et la légende de la femme innocente persécutée; *Ethnographia* 1908); *A Berla-monda* (La légende de Berthe), *ibid.*, 1909; *Florimont*, *ibid.*, 1908. Voici d'autre part, d'après M. Sándor Solymossy, l'excellent ethnographe hongrois, les contes populaires hongrois qui appartiennent à cette catégorie et qui n'ont point été relevés par Hermann Suchier : *Kisfaludy Társaság Magyar Népköltési Gyűjt.*, t. IX, 23, 24, 25 et 31; t. X, 40; t. XII, 5; t. XIII, n° 67; *Magyar Nyelvőr*, t. XVIII, p. 283; t. XIX, p. 523; Gaál György, *Magyar Népmesék*, t. II, n° 15, t. III, n° 52; Erdélyi János, *Népdalok és Mondák*, t. III, n° 2; Pintér Sándor, *Palóc mesék*, n° 12; Istvánffy Gy. *Palóc mesék a fonóból*, n° 6.

Philippe de Remi devient Salomon, et sa femme, qui chez Philippe de Remi est fille du roi d'Arménie, devient Gisle, fille de Henri, empereur d'Allemagne.

A mon avis, Jean Wauquelin agit de bonne foi en attribuant ces noms à ses personnages. Le roman de Philippe de Remi avait indiqué un point de départ chronologique à l'écrivain ayant des prétentions d'historien : il y trouva le nom et la figure du pape Urbain II (1088-1099) qui fut à peu près contemporain de Salomon. Celui-ci, ayant régné entre 1063 et 1074 au milieu des plus grandes vicissitudes, disparut vers 1087, chassé de son trône par ses cousins. Cette chronologie est celle de l'historiographie moderne ; mais Jean Wauquelin se contenta de l'à peu près.

Il se réfère d'ailleurs lui-même à la chronologie de sa source sans la nommer : « Lequel, selonc ce que j'ay peult ymaginer par aultres histores, fu nommez Salomon et regnoit ou temps de l'incarnation de nostre seigneur Jhesucrist mil soissante quinze ou environ » (chap. II).

Cette source devait être très germanophile et très prévenue contre les Hongrois, car Jean Wauquelin ajoute à la fin de son chapitre : « Laquelle [histoire] dist que cestui roy Salomon, selonc ce que diuent les histores et tesmoignent, des Hongres fu le troixysme roy Xpestiien, dont le premier fu nommez Estieverne, le second Piere, et le tierch fu cestui dont est le procès ». Or saint Etienne, premier roi de Hongrie, Pierre son neveu, et Salomon furent précisément ceux parmi les rois hongrois qui épousant des princesses allemandes basaient leur politique sur leur liaison avec les empereurs d'Allemagne. La chrétienté de Aba Sámuel, rival de Pierre, est, il est vrai, assez suspecte, mais leurs successeurs André I<sup>er</sup>, père de Salomon et surtout Béla I<sup>er</sup> continuèrent l'œuvre de saint Etienne ; le dernier étouffa même dans le sang un mouvement assez sérieux qui réclamait le retour à l'ancienne religion païenne.

Jean Wauquelin a cru devoir corriger son modèle en mettant Gisle, fille de l'empereur Henri d'Allemagne, à la place de la fabuleuse fille du roi d'Arménie qui devient ainsi chez Jean Wauquelin, désireux de garder dans la mesure du possible les données de sa source, la mère de Gisle et femme de l'empereur d'Allemagne.

Or la vérité historique c'est que Salomon a bien épousé la fille de l'empereur d'Allemagne, Henri III, mais celle-ci s'appelait Judith et non Gisle. Ce dernier nom ne fut porté dans la maison des Árpád que par une seule femme, l'épouse de saint Étienne, premier roi de Hongrie, princesse de la maison de Bavière.

Tout le reste de l'histoire de Jean Wauquelin est fabuleux, ainsi que le nom de Joie, fille de Salomon qui d'ailleurs remonte à son modèle poétique. Il introduit encore à sa manière des personnages historiques dans son roman, mais ceux-ci n'ont trait qu'à l'histoire de Flandre et de France, ainsi qu'au pape Urbain II, dont il connaît le rôle important dans l'histoire de la chrétienté.

Cependant à la fin du roman on trouve une indication intéressante qui permet de conclure sur la naissance de toute cette prose lourde et naïve. « Prendez en gre ceste matere, écrit-il, telle que je l'ay sceuu composer au commandement de mondit seigneur Jehan de Croy devant dit. »

L'éditeur savant du texte a déjà remarqué le rapport de la légende de la *Manekine* avec la famille de Croy qui affirme encore aujourd'hui sa descendance de la dynastie des premiers rois de Hongrie. En effet le manuscrit qui a conservé les œuvres de Philippe de Remi parmi lesquelles figure la *Manekine* appartenait, selon une inscription, qu'on peut lire sur le recto du f. 1., à Charles de Croy, prince de Chimay. (Cf. Suchier, ouvr. cité p. xviij). Or ce prince de Chimay, protecteur des poètes, est le petit-fils de Jean, comte de Croy, que Jean Wauquelin nomme comme celui qui avait commandé chez lui la transcription en prose de la poésie dont le comte était certainement le possesseur.

Hermann Suchier trouve que « l'intérêt particulier que les Croy prenaient au roman de la *Manekine* tient à leur descendance des rois de Hongrie, contestée par quelques-uns, mais confirmée par des chartes du xiii<sup>e</sup> siècle ». Nous ne désirons entrer ici en lice ni pour ni contre la tradition de famille des Croy<sup>1</sup>. Pour notre cas il faut seulement retenir que c'est précisément Charles, fils du comte Philippe de Croy et petit-fils de Jean de Croy, comte de Chimay, qui fut érigé au rang de prince de Chimay en 1486 par l'empereur Maximilien I<sup>er</sup>, car il avait allégué sa descendance de la maison princière des Árpád.

Wauquelin semble avoir composé son roman entre 1440 et 1450 (cf. Suchier, ouvr. cité, p. xcij); la commande de Jean de Croy montre avec certitude que la famille s'intéressait dès cette époque aux choses de Hongrie et que la tradition de famille qui aboutit à

1. Dans l'historiographie hongroise le dernier mot fut dit sur ce problème ardu par Géza Nagy, *Turul*, t. XXX, [1912]. Il montre jusqu'à l'évidence qu'il est impossible de rattacher les Croy, ainsi que le fait la tradition de famille, à André III, dernier roi de la dynastie des Árpád; mais si l'on admet, — comme il le fait, — l'authenticité des documents cités d'après le cartulaire du chapitre d'Amiens, la famille remonte à un certain André, prince de Hongrie qui vivait vers 1252 et dont la généalogie est incertaine.

la demande et à l'élévation de 1486, était déjà en train de se former. Quant à la nature de ces commandes il est intéressant de rappeler que Philippe le Bon, le souverain de Jean de Croÿ, a agi de même en commandant chez Jean Wauquelin une transcription en prose de *Girart de Roussillon* en qui il révérait un ancêtre de sa famille ayant lutté victorieusement contre le roi de France<sup>1</sup>. Jean de Croÿ aussi désirait lire en prose l'histoire de la *Manekine* ; c'est qu'il croyait avoir affaire à l'histoire d'une de ses aïeules et qu'il prétendait la posséder sous une forme plus intelligible et plus sérieuse, les romans du XIII<sup>e</sup> siècle ayant passé de mode et étant devenus illisibles pour le public du XV<sup>e</sup> siècle. Jean Wauquelin qui avait compilé et traduit nombre d'ouvrages historiques crut faire ici encore œuvre d'historien. Peu importe que dans la réalité Salomon n'ait pas eu de fille ou d'autres descendants sur le trône de Hongrie ! Légende et histoire se mêlent à cette époque et les chansons de geste jouissent de la même autorité que les autres sources écrites de l'histoire.

Le commencement perdu du roman de Jean Wauquelin auquel l'auteur renvoie le lecteur à la fin, nous aurait certainement mieux renseigné sur l'intention de Jean de Croÿ. Peut-être la riche bibliothèque de la famille de Chimay a-t-elle conservé un autre manuscrit de ce roman. Tel que nous l'avons aujourd'hui, il est un curieux témoignage des rapports historiques médiévaux de la France et de la Hongrie.

ALEXANDRE ECKHARDT.

(Université de Budapest)

1. Cf. Georges Doutrepont, *La littérature française à la Cour des ducs de Bourgogne*, Paris, Champion, 1909, p. 26.